

400 MILLIONS
DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA
ROBERTS

À L'OMBRE
DE LA NUIT



Nora Roberts est la plus grande autrice de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

**À L'OMBRE
DE LA NUIT**

NORA ROBERTS

À L'OMBRE DE LA NUIT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Joëlle Touati



Titre original
NIGHTWORK

© Nora Roberts, 2022.
Tous droits réservés.

Pour la traduction française
© Éditions Michel Lafon, 2022

*Pour Jason et Kat,
mes petits comédiens...*

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANT

*Ce qu'enfant veut, le vent le veut,
et les jeunes pensées sont infinies.*

Henry Wadsworth LONGFELLOW

*Tout le monde peut maîtriser le mal,
excepté celui qui en souffre.*

William SHAKESPEARE

Chapitre premier

Il était devenu cambrioleur à l'âge de neuf ans, lorsque sa mère avait eu son premier cancer. Ce n'était pas un choix, ni une aventure, ni un jeu ; pour le petit Harry Booth, voler était une question de survie. Plus tard, toutefois, il allait décider d'en faire son métier.

Si l'état de santé de sa mère se dégradait, il fallait quand même remplir le réfrigérateur, payer le crédit de la maison, les visites chez le médecin, les traitements. Elle n'était pas du genre à s'écouter, elle faisait tout ce qu'elle pouvait, même lorsqu'elle commença à perdre ses cheveux par poignées et fondre à vue d'œil.

La petite entreprise de nettoyage qu'elle avait fondée avec sa sœur Mags, Sparkle Sisters Cleaning Services, fut vite dépassée par ce mal qui rongait son corps et lui coûtait des milliers de dollars. Harry avait beau les aider le week-end à faire des ménages, la société perdit des clients.

Et qui perd des clients perd de l'argent. Mais doit pourtant continuer à rembourser le crédit de sa maison. Située dans un quartier modeste de l'ouest de Chicago, la leur n'était pas très grande, deux chambres seulement, mais elle était à eux – bien qu'aussi en partie à la banque. Avant de tomber malade, la mère

de Harry avait toujours honoré ses mensualités, mais les banquiers ne voulurent rien entendre lorsqu'elle demanda des délais de paiement. Ils voulaient leur argent. Si vous n'en aviez pas, ils vous en réclamaient encore plus. Avec une carte de crédit, on pouvait se procurer l'essentiel – les médicaments, et les chaussures, car les pieds de Harry n'arrêtaient pas de grandir – mais les factures continuaient de s'accumuler, les pénalités de retard et les taux d'intérêt augmentaient, et Harry entendait sa mère pleurer quand elle le croyait endormi.

Heureusement, sa tante Mags les aidait beaucoup. Elle travaillait sans relâche pour garder les clients, et payait de sa poche certaines des factures de sa sœur. Hélas, ça ne suffisait pas.

À neuf ans, Harry apprit le sens des mots « saisie » et « expulsion ». À neuf ans, il était conscient que, du jour au lendemain, on pouvait vous prendre votre voiture ou vous chasser de chez vous. À neuf ans, il comprit que face aux costumes-cravates, il ne servait à rien d'être réglo, comme sa mère l'avait toujours été.

Il se trouve qu'il était habile pour les tours de passe-passe. Sa tante Mags, cette fofolle, avait fait partie d'une troupe d'artistes de rue pendant quelques années, et elle lui avait appris quelques trucs quand il était petit, pour l'amuser.

Il mit donc ce talent à profit. Les notions de bien et de mal que sa mère lui avait inculquées passaient au second plan quand elle vomissait dans la salle de bains après sa chimio, ou lorsqu'elle nouait un foulard sur son crâne dégarni pour aller faire péniblement le ménage dans une villa au bord du lac.

Harry n'en voulait pas à ceux qui avaient des belles villas, des appartements cossus avec toit-terrasse ou des bureaux design de grand luxe. Ces gens avaient tout simplement plus de chance que sa mère.

Il commettait ses petits larcins dans le train ou dans la rue. Il avait l'œil pour repérer les touristes distraits, le gars qui avait bu un verre de trop à l'happy hour, la dame trop occupée à taper un texto pour surveiller son sac à main.

Il n'avait pas une dégaine de voleur. Petit pour son âge, une crinière de boucles brunes, de beaux yeux bleus pleins d'innocence, il savait décocher des sourires charmeurs ou esquisser des moues timides. Un jour, il cachait ses cheveux sous une casquette retournée – son look de voyou ; le lendemain, il les coiffait soigneusement vers l'arrière, comme les fils à papa des écoles privées.

Durant toute la période où sa mère n'avait pas assez de forces pour nourrir des soupçons, le crédit fut payé tous les mois et on cessa de les menacer de leur couper l'électricité. Mags ne posa pas de questions, il ne lui donna pas d'explications. Avec l'argent qu'il lui restait, il acheta dans une friperie ce qu'il considérait comme son uniforme de travail : un vieux blazer d'écolier, un pantalon à pinces et un sweat-shirt des Bears délavé. Il s'offrit également un manteau de seconde main, voire de troisième, à l'intérieur duquel il cousit plusieurs poches.

Puis il investit dans son premier jeu de passes et pinces-monseigneur.

Harry était bon élève. Studieux, discipliné, il aimait apprendre et faisait consciencieusement ses devoirs. Il envisagea un temps de monter un petit business : réclamer de l'argent pour faire les devoirs des autres à leur place. Mais il y renonça en se disant que les gamins parlaient trop et que l'un de ses camarades finirait par le dénoncer.

Il s'entraîna plutôt à crocheter des serrures, et sur l'ordinateur de la bibliothèque il se documenta sur les systèmes d'alarme et de sécurité.

Puis l'état de santé de sa mère s'améliora. Bien qu'encore pâle et amaigrie, elle recouvra des forces. Les médecins parlaient de « rémission », le nouveau mot préféré de Harry.

Pendant trois ans, la vie reprit son cours. Il faisait toujours le pickpocket et volait parfois dans les magasins, avec beaucoup de prudence. Rien de trop cher, rien qui puisse être tracé. Il « s'arrangeait » ensuite avec un prêteur sur gages de South Side.

Car les factures continuaient de s'amoncèler et les cours de soutien qu'il donnait à ses camarades n'étaient guère lucratifs.

Du reste, il avait pris goût à ce petit jeu.

Sa mère et Mags remontèrent la société de nettoyage, si bien que chaque été, pendant trois ans, Harry fit des ménages et chaparda dans des jolies maisons et des bureaux guindés.

Un garçon prévoyant.

Quand la montagne de dettes ne fut plus qu'une colline, quand l'inquiétude quitta enfin le regard de sa mère, le cancer récidiva.

Deux jours après son douzième anniversaire, Harry commit son premier cambriolage. Il avait très peur de se faire prendre et de se retrouver en prison – sa mère en mourrait de chagrin – mais toutes ses craintes se dissipèrent dès l'instant où il poussa la porte de la maison plongée dans le noir.

Des années plus tard, avec du recul, il affirma que sa vocation était née ce jour-là. Une vocation peut-être pas très louable, certainement pas politiquement correcte, mais elle était la sienne et il ne pourrait jamais plus s'en détourner.

Il était grand maintenant, il avait rattrapé son retard de croissance. Devant la baie vitrée, dans un parfum de rose, d'agrumes et de liberté, ce grand garçon contempla la vue sur le lac et la lune qui s'y reflétait.

Personne ne se doutait qu'il était là. Il pouvait toucher tout ce qu'il voulait, prendre tout ce qui lui plaisait.

Il savait que l'électronique, l'argenterie et les bijoux se revendaient facilement. Il savait aussi que les objets de très grande valeur étaient généralement enfermés en lieu sûr. Un jour, il s'en fit le serment, il apprendrait comment percer les coffres-forts.

Pour l'heure, il n'avait ni le temps ni les moyens d'emporter tout ce qui brillait.

Il se serait presque contenté d'admirer, mais il se bouscula et se mit au travail, en bénissant le hasard qui l'avait mené là...

Harry avait constaté depuis longtemps que la plupart des gens ne s'encombraient pas de discrétion devant les employés de maison. Surtout quand ceux-ci n'avaient que douze ans et qu'ils étaient occupés à briquer le carrelage de la cuisine, vous pouviez tranquillement boire le café en papotant avec votre voisine dans la salle à manger.

Ce jour-là, tout en astiquant avec application, il avait ouvert grand ses oreilles, tandis que la voisine pérorait :

— C'est devenu une obsession, depuis qu'il a hérité les albums de son oncle, l'an dernier ! Tu te rends compte qu'il vient de déboursier cinq mille dollars pour un timbre ?

— Non ! Pour un seul timbre ?

— Tu te rends compte ? De la folie douce ! Et je ne te dis pas le prix de l'hygromètre-thermomètre qu'il a fait installer dans son bureau... Il se moquait de son oncle, mais il est pire que lui. Il passe son temps sur Internet, quand il ne court pas les ventes aux enchères ! D'accord, c'est un investissement, et ça m'est égal qu'il ait des tiroirs pleins de timbres, si ça lui fait plaisir. Mais figure-toi qu'il a pris rendez-vous avec des philatélistes, à Rome, alors qu'on était censés visiter la ville...

— Laisse-le faire ! Pendant ce temps, tu iras t'acheter des chaussures !

Harry engrangea ces informations, et considéra comme un signe du destin que la voisine évoque les piles de cartons qu'elle devait charger dans sa voiture, pour une vente de charité.

Tout innocence, il s'avança dans la salle à manger.

— Excusez-moi, Mme Kelper, j'ai terminé la cuisine. Si vous avez besoin de moi pour porter des choses lourdes...

— Oh... Alva, je te présente Harry. Oui, c'est très gentil à vous, Harry. Mme Finkle a justement besoin de bras costauds.

Avec son sourire enjôleur, il fit saillir ses biceps.

— Pas de problème ! Je monterai ensuite aider ma tante à l'étage.

Il suivit donc Mme Finkle jusqu'à sa belle villa, et se tint tout près d'elle quand elle désactiva l'alarme. Pas de chien, nota-t-il. Une bonne chose.

— Vous déménagez ? s'enquit-il en la suivant dans le couloir.

— Comment ? Ah, non ! Nous organisons une vente de charité et nous avons tout entreposé ici.

— C'est gentil.

— Bah... On fait ce qu'on peut pour aider les moins fortunés.

À qui le dites-vous ! pensa-t-il en regardant partout autour de lui, notamment le bureau fermé par une double porte vitrée.

Il transporta les cartons dans le coffre d'une luxueuse Mercedes blanche, et alors qu'il en aurait eu l'utilité, il refusa un pourboire de cinq dollars.

— Pour votre œuvre de charité, dit-il. Mais je vous remercie.

Il retourna travailler chez Mme Kelper et passa le reste de cette matinée d'été ensoleillée les mains dans l'eau savonneuse.

Dans le train du retour, Mags et lui parlèrent peu, car aujourd'hui était jour de chimio et Mags profitait du trajet pour méditer, des pierres magiques au creux des mains, afin d'emmagasiner des bonnes vibrations.

Puis ils accompagnèrent sa mère coiffée d'un foulard rose à l'hôpital. Ces journées étaient horribles, parce que le traitement la rendait malade. Mais elles avaient aussi du bon, car l'infirmière était encourageante. Harry la trouvait plus gentille que le médecin, car elle disait toujours que sa maman allait de mieux en mieux.

Assis près d'elle, il lui faisait la lecture à voix haute, pendant qu'une machine injectait goutte à goutte le produit dans son corps. Elle gardait les yeux fermés mais souriait, et il lui arrivait même de rire quand son fils imitait le ton des personnages.

— Heureusement que tu es là, mon chéri, murmura-t-elle.

Mags était assise par terre en tailleur, visualisant une lumière blanche qui anéantirait le cancer.

Après chaque séance de chimio, elle préparait un repas aux vertus régénératrices, dont l'odeur était presque pire que le goût. Elle faisait brûler de l'encens, suspendait des cristaux devant les fenêtres, prononçait des incantations et invoquait des guides spirituels. Ou des trucs dans le genre, Harry ne comprenait pas tout.

Mags était un peu farfelue, mais les jours de chimio elle restait systématiquement dormir dans la chambre de sa sœur, sur un matelas gonflable.

Si elle entendait Harry sortir la nuit, elle n'en disait rien. Si elle se demandait comment il se procurait tant d'argent, elle ne posait pas de questions.

Le silence régnait dans la belle maison des Finkle, au bord du lac. À pas de velours, même s'il n'y avait personne, Harry se dirigea vers les doubles portes vitrées.

Une odeur de fumée et un vague arôme de cerise planaient dans le bureau. Celle des cigares, très certainement, conservés dans un Humidor placé sur l'opulente table de travail. Curieux, il souleva le couvercle, prit un cigare et mima les gestes du fumeur, avant de le glisser dans son sac à dos et de s'installer dans le grand fauteuil de cuir bordeaux. En pivotant de gauche à droite, il s'imagina en riche patron présidant une réunion.

— Vous êtes tous renvoyés ! tonna-t-il en brandissant un index menaçant, un rictus de mépris au coin des lèvres.

Puis il passa aux choses sérieuses.

Il s'attendait à trouver le tiroir fermé à clé. Apparemment, Finkle ne jugeait pas cette précaution utile. Quatre albums y étaient rangés. Harry feuilleta le premier, en s'éclairant de sa lampe-stylo.

Il n'avait pas l'intention de voler les quatre, trop volumineux, et il ne voulait pas exagérer. Depuis trois semaines, il avait consulté de nombreux sites de philatélie.

Finkle conservait ses timbres dans des pochettes de papier cristal. Harry avait acheté une pince, mais il préférait ne pas s'en servir. Les timbres étaient fragiles et un timbre déchiré ou endommagé perdait énormément de valeur.

Chaque pochette contenait six rangées de quatre timbres. Harry en choisit une dans le premier album et la rangea soigneusement dans le classeur qu'il avait apporté à cet effet.

Prélever une page de chaque album lui semblait raisonnable. Il remit le premier à sa place, ouvrit le deuxième et prit le temps de parcourir la liste établie par Finkle, où figuraient les particularités et la valeur de chacun des timbres – du pain bénit pour un voleur !

Harry venait de sélectionner une pochette dans le dernier album lorsque la lumière s'alluma soudain derrière les portes vitrées.

Le cœur tambourinant, il remit l'album dans le tiroir, referma ce dernier et se cacha sous le bureau.

Il n'était plus tout seul dans la maison.

Un autre cambrioleur ? Plusieurs, peut-être. Des hommes armés, vêtus de noir, impitoyables, qui n'hésiteraient pas à lui loger une balle dans le crâne et à l'enterrer à la hâte.

Il se fit tout petit, s'imagina invisible. Et pensa à sa mère, malade, recevant un coup de fil de la police...

Il devait impérativement filer d'ici. Ou trouver une meilleure cachette. Il compta jusqu'à trois. À trois, il sortirait de sous le bureau.

Surpris par un éclat de musique, il sursauta et se cogna la tête, si violemment qu'il vit des étoiles.

En son for intérieur, à moitié sonné, il proféra tous les jurons qu'il connaissait. Deux fois. La deuxième en se maudissant lui-même pour sa stupidité.

Des bandits n'auraient pas allumé la lumière ni la chaîne stéréo. Il y avait bel et bien des gens dans la maison, mais ce n'étaient pas des voleurs.

Les mains tremblantes, il rangea la dernière pochette de timbres dans son classeur, le classeur dans son sac à dos, puis il rampa prudemment jusqu'à l'encoignure des portes vitrées.

Dans la cuisine, un jeune gars en slip débouchait une bouteille de vin. Harry s'aplatit sur le plancher. Une fille apparut en dansant, vêtue en tout et pour tout d'un string et d'un soutien-gorge de dentelle rouge. Le genre de dessous affriolants que Harry et son copain Will adoraient regarder dans le catalogue *Victoria's Secret* que la mère de Will recevait.

Les seins de la jeune femme tressautaient au rythme de ses mouvements d'épaules et de ses déhanchés. Harry était aux premières loges pour les contempler. Si l'un des deux adolescents tournait la tête de son côté,

il était cuit, mais il était incapable de bouger, paralysé par une monumentale érection.

La fille souleva ses longs cheveux bruns et les laissa lascivement retomber sur ses épaules. Puis elle but quelques gorgées de vin et, son verre à la main, elle s'avança vers le garçon, qui se mit lui aussi à danser, mais Harry n'avait d'yeux que pour elle.

Elle dégrafa son soutien-gorge, et quand elle le jeta par terre, il sentit tout son sang affluer dans son sexe. Il n'avait encore jamais vu les seins d'une femme en vrai, et celle-ci avait une poitrine parfaite, qui se balançait au rythme endiablé de la musique.

Harry eut son premier orgasme, cataclysmique, sur *Dance, Dance*, de Fall Out Boy. Il crut que les yeux lui sortaient de la tête et que son cœur s'arrêtait de battre.

À présent complètement nue, avec un soupir halestant, la fille s'installa à califourchon sur son partenaire.

Harry brûlait d'envie de regarder la suite, mais il se rappela qu'il n'avait rien à faire ici et qu'il était grand temps de déguerpir tant que le couple était trop occupé pour s'apercevoir de sa présence.

Il entrouvrit la porte, la franchit en rampant, et la referma délicatement du pied.

— Terry, oh oui, oh oui ! gémissait la fille.

Harry se redressa, prit une profonde inspiration et fonça vers la porte d'entrée. En partant, il l'entendit pousser un hurlement de plaisir.

Dans le train qui le ramenait chez lui, il se repassa chaque instant de cette scène.

Il vendit les timbres pour douze mille dollars, conscient qu'il aurait pu en tirer plus s'il s'y était connu davantage, et s'il avait été un peu plus vieux. Mais douze mille dollars représentaient déjà une fortune qu'un gamin de douze ans ne pouvait pas se permettre de garder dans sa chambre.

Il avait besoin de l'aide de cette fofolle de Mags.

Il attendit donc de se retrouver seul avec elle. Sa mère était encore fatiguée, elle ne pouvait pas travailler plus de quelques heures par jour, or les jeudis étaient des journées extrêmement chargées.

Harry aidait sa tante à faire le lit, dans la garçonnière d'un célibataire. Depuis le début de la matinée, la pluie cinglait les fenêtres. Mags avait mis de la musique New Age, sur la chaîne hi-fi du client.

Elle portait un tee-shirt tie-dye vert et mauve, qu'elle avait teint elle-même, ses cheveux aubergine rassemblés sous un foulard vert, des grenats aux oreilles et un pendentif de quartz rose autour du cou – pour l'amour et l'harmonie, disait-elle.

— Je voudrais ouvrir un compte en banque, dit-il.

— Un compte en banque ? Pour quoi faire, mon grand ? demanda-t-elle en jetant les draps dans la panière à linge.

Elle avait les yeux bleus, comme Harry et sa mère, mais plus clairs, plus rêveurs.

— Comme ça.

— Ah...

Chacun d'un côté du lit, ils tendirent un drap housse sur le matelas. Harry savait que la conversation pouvait en rester là.

— Je vais bientôt avoir treize ans... J'ai mis des sous de côté... J'aimerais bien avoir un compte à la banque.

— Si c'était la vérité, tu en aurais parlé à ta mère, pas à moi.

— Je ne veux pas l'embêter avec ça.

— Ah...

Ils étendirent le drap de dessus.

— Comme je suis mineur, je pense qu'ils auront besoin de la signature d'un adulte...

— Combien d'argent as-tu ?

Inutile de mentir, si Mags l'accompagnait, elle verrait quelle somme il avait. Alors il la regarda droit dans les yeux.

— Presque quinze mille.

Elle soutint longuement son regard. Le petit brillant bleu de son piercing de nez jeta un éclair.

— Puis-je savoir comment tu te les es procurés ? demanda-t-elle enfin.

— Le tutorat, les ménages. Plus quelques petits jobs. Je ne dépense pas beaucoup.

Mags se tourna pour prendre la couette, noire comme la nuit, plus légère qu'un nuage.

— Ah oui...

— J'en donnerai une partie à maman, pour payer les factures et le crédit de la maison. Les huissiers sont de nouveau venus, l'autre jour. Elle m'a envoyé dans ma chambre, mais j'ai tout entendu.

Mags hocha la tête, ils placèrent la couette sur le lit, puis ils entreprirent de changer les taies d'oreillers.

— Tu es un brave garçon, Harry. Mais tu as raison, inutile d'embêter Dana avec ça. Elle ne te croirait pas et te poserait des questions. Cela dit, tu permets que je t'en pose une ou deux ?

— Oui.

— Est-ce que tu as tué ou agressé quelqu'un ?

— Ça va pas, t'es dingue ! s'écria Harry, sincèrement choqué.

Sa tante disposa les coussins sur le lit.

— Est-ce que tu dealers de la drogue, ne serait-ce que de l'herbe ?

Il savait qu'elle fumait des joints de temps en temps, mais là n'était pas la question.

— Non, promis.

Elle le dévisagea un long moment, de son regard rêveur.

— Tu ne vends pas ton corps, au moins ?

La mâchoire de Harry se décrocha.

— Hein ? Mais non, jamais de la vie !

— Ouf ! Tu me rassures. Tu es tellement mignon... J'avais un peu peur qu'on abuse de toi. Crois-tu que je n'aie pas remarqué que tu sors la nuit en cachette ? J'espérais que tu avais une petite amie, ou que tu allais rejoindre des copains...

Mags scruta le regard de son neveu, tout en jouant avec son pendentif de quartz rose.

— En fait, je ne veux pas savoir ce que tu fais, dit-elle. Tu le fais pour ta mère, j'en suis convaincue, et ça me suffit, car je l'aime autant que toi.

— Je sais.

— J'ignore pourquoi le Grand Tout s'acharne sur elle, et je ne crois pas que l'argent résoudra le problème, mais elle s'inquiète beaucoup pour les factures...

Mags contempla un instant le lit qu'ils venaient de faire puis, satisfaite de leur travail, elle déclara :

— Tu n'as pas besoin d'un compte courant. Ce qu'il te faut, c'est une assurance-vie, pour que ton argent fasse des petits. Ce genre de choses ne me plaît pas trop, mais tant pis.

Mags avait parfois des opinions farfelues, mais Harry savait qu'elle avait la tête sur les épaules.

— Une assurance-vie ?

— As-tu l'intention de continuer à... économiser ?

— Il le faut. La dernière fois que le gars de la chaudière est venu, il a dit qu'il faudrait la changer avant l'hiver.

— Assurance-vie, parfait. J'ai eu une petite aventure avec un conseiller financier. Un mec trop compliqué pour que ça marche entre nous, mais on est restés en bons termes. On s'adressera à lui.

Mags contourna le lit et prit le visage de Harry entre ses mains.

— Tu es un bon fils et un garçon intelligent, dit-elle en lui tapotant les joues. Reste-le toujours.

Harry nettoyait la cuisine et Mags lavait les baies vitrées de la terrasse, tout en bavardant avec Mme Kelper qui arrosait ses plantes, lorsque celle-ci évoqua le cambriolage dont sa voisine avait été victime, Mags coula un regard à son neveu, avant de s'exclamer :

— Oh mince ! Des timbres, dites-vous ? Ils avaient beaucoup de valeur ?

— Apparemment, mais ce n'est pas le plus grave... Alva et son mari étaient en voyage, leur fils était censé suivre des cours d'été à l'université... Il en a profité pour faire la fête toute la semaine ! J'ai été obligée de le dire à Alva... J'ai entendu de la musique et des voitures tous les soirs ! C'est sûrement l'un de ses copains, ou un copain d'un copain... Vous savez comment ça se passe, ces soirées entre jeunes...

Un signe du destin, pensa Harry tout en faisant reluire la porte du réfrigérateur. Un clin d'œil du Grand Tout, comme disait Mags.

Et sa mère surmonta son deuxième cancer.

À seize ans, Harry tomba amoureux de Nita, une jolie blonde aux yeux de biche. Elle hantait ses rêves, et au lycée il avait l'impression de flotter sur un petit nuage. Il l'aidait à faire ses devoirs d'espagnol et de maths, gratuitement. Ils allaient au cinéma, à la pizzeria, parfois tous les deux, parfois avec Will et sa copine.

Harry l'invita au bal de fin d'année, elle accepta.

Il travaillait moins, afin de pouvoir passer un maximum de temps avec elle. Maintenant qu'ils avaient une nouvelle chaudière et que sa mère s'était acquittée de tous ses frais médicaux, il ne faisait des ménages que le samedi après-midi et s'en tenait à deux cambriolages par mois, pour alimenter son assurance-vie.

Car il y avait toujours des factures à payer, et bientôt il entrerait à l'université.

Sa mère aimait bien Nita, et elle était contente qu'il invite des amis à la maison pour regarder des DVD ou jouer aux jeux vidéo. Sa dernière année de lycée compterait toujours parmi ses meilleurs souvenirs.

Pour le bal de fin d'année, Will et lui se cotisèrent et ils louèrent une limousine. Il loua également un smoking et acheta un bracelet de roses pour Nita.

Quand il sortit de sa chambre sur son trente et un, sa mère lui encadra le visage de ses mains.

— Que tu es beau ! lui dit-elle. Ne bois pas trop, hein, ce soir.

— Parole de scout, répondit-il en levant trois doigts.

Puis il en croisa deux, pour la faire rire.

— Laisse-moi faire une photo !

Elle s'empara de son téléphone, mais Mags le lui prit des mains.

— Va te mettre à côté de ton fils, ce beau gosse ! Ma chérie, ce garçon est ton portrait tout craché !

— L'amour de ma vie, murmura Dana en posant la tête sur l'épaule de Harry.

Il l'enlaça et la serra contre lui.

— La meilleure maman de la Terre.

Elle lui caressa les cheveux.

— Tu es si grand... Mon bébé est presque devenu un homme... Viens, Mags, que je fasse une photo de vous deux.

Les deux sœurs inversèrent les rôles, et Mags se hissa sur la pointe des pieds afin d'embrasser son neveu.

— J'ai mis des préservatifs dans la poche de ta veste, lui chuchota-t-elle. Mieux vaut prévenir que guérir.

Après le bal, la soirée se termina chez Will. Sur le carrelage froid de la salle de bains de la chambre d'amis, Harry prit la virginité de Nita et lui offrit la sienne. Jamais il n'avait été aussi heureux qu'en ce début de grandes vacances.

Mais avant la fin de l'été, le cancer revint à l'attaque.

Chapitre 2

Harry ne douta jamais de l'amour de sa tante pour sa mère. Mags avait fait du spectacle de rue, elle avait vécu en communauté, elle avait bourlingué à travers tout le pays, été danseuse de revue à Las Vegas, artiste de cirque, assistante d'un magicien, puis serveuse dans un relais routier où elle avait rencontré le premier de ses ex-maris.

Mais depuis dix ans, elle n'avait plus quitté sa sœur cadette, avec qui elle faisait des ménages. Elle ne s'absentait jamais de Chicago plus de quelques jours.

Dans les périodes difficiles, elle était solide comme un roc. Elle ne manquait jamais un rendez-vous chez le cancérologue ou une séance de chimiothérapie. Quand Dana était au plus bas, elle l'aidait à se laver et à s'habiller, refusant catégoriquement que Harry s'en mêle.

— Un fils ne fait pas la toilette de sa mère, avait-elle décrété. En tout cas pas quand elle a une sœur.

Harry prit la mesure de son dévouement lorsque sa mère perdit ses cheveux pour la troisième fois.

Aujourd'hui, ils préparaient le dîner tous les deux. Dana avait passé une bonne journée, elle n'avait pas été trop fatiguée. Il lui trouvait les yeux cernés et il sentait ses côtes quand il la prenait dans ses bras, mais elle avait bonne mine, le regard heureux et pétillant.

Il avait terminé ses devoirs et Mags devait venir dîner vers 20 heures, si bien qu'il pourrait sortir sans se faire de souci. D'abord, il devait passer chez Will. Ensuite, il avait une maison à cambrioler.

La bonne journée prit cependant un tour inattendu lorsque Mags débarqua avec deux heures d'avance.

Elle qui adorait teindre ses épais cheveux ondulés de toutes les couleurs possibles et imaginables avait la boule à zéro et le crâne scintillant de paillettes.

Dana en échappa la cuillère en bois qu'elle tenait à la main.

— Oh, Mags ! Qu'est-ce que tu as fait ?

Celle-ci prit la pose, une main sur la hanche, l'autre sur le côté de la tête.

— Pas mal, hein, mon nouveau look ? Ce sont les paillettes qui font tout, non ? Arc-en-ciel, en hommage à tous mes amis et ennemis gays et lesbiennes. Double message.

— Tes cheveux, tes beaux cheveux...

— J'en ai fait don à une association. Triple message. Je t'en prie, tu ne vas pas pleurer ! Qu'est-ce qu'on mange, ce soir ?

— Ma chérie, tu n'étais pas obligée...

— Absolument pas ! Tu sais bien que je suis un électron libre et que je ne fais que ce qui me plaît.

Mags s'approcha de la cuisinière en humant le fumet qui s'élevait au-dessus de la sauteuse.

— Hmm, ça sent bon...

— C'est du poulet. J'allais te préparer un plat végé.

— Aujourd'hui, je suis carnivore. Chauve et carnivore. Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois, n'est-ce pas ?

— Il y en aura pour toi, ne t'en fais pas, intervint Harry.

Et redoutant de fondre en larmes, il enlaça sa mère et sa tante et les serra contre lui.

Après le dîner, tandis qu'elles jouaient au Scrabble – à leur manière, en accordant des points bonus aux meilleurs mots inventés – il s'enferma dans la salle de bains et examina son reflet dans le miroir.

Il était fier de ses cheveux. Il détestait aller chez le coiffeur, qui les lui coupait toujours trop court à son goût.

Et il adorait la façon dont Nita jouait avec ses boucles.

Mais il comprenait la démarche de Mags : un geste d'amour, de soutien et de solidarité.

Alors il s'empara de son rasoir électrique – il n'aimait pas les rasoirs manuels, il avait peur de se couper – et inspira profondément, plusieurs fois, jusqu'à lire plus de détermination que d'hésitation dans le regard qui lui faisait face.

Après avoir rasé une première bande au centre de son crâne, il dut s'agripper au lavabo, les jambes flageolantes, l'estomac noué et un étau lui broyant la poitrine.

Il se força néanmoins à se redresser et à se regarder.
— Allez, courage... marmonna-t-il.

Le deuxième passage fut aussi difficile. Puis peu à peu, il se fit une raison.

Le rasoir n'était pas l'ustensile le plus approprié, et cet usage dut probablement réduire de moitié sa durée de vie. Du reste, Harry avait encore quelques millimètres de cheveux. Mais c'était l'intention qui comptait.

Il avait une tête... bizarre. Il se reconnaissait à peine. Il devrait mettre un bonnet pour sortir la nuit. Cela dit, ce changement radical d'apparence lui donna une idée...

Il balaya les touffes tombées au sol, puis se posta de nouveau devant le miroir. Il comprenait, maintenant, ce que sa mère devait ressentir quand elle se regardait dans une glace. Elle n'avait pas le choix, elle. Elle perdait ses cheveux à cause des traitements contre le cancer. Dans le miroir, elle devait voir une femme

qui n'avait pas le choix, qui subissait la maladie et se reconnaissait à peine.

— C'est aussi pour ça que Mags a fait ça... se murmura Harry à lui-même. Pour tenter de se mettre à la place de maman...

Dans sa chambre, il changea de tee-shirt. Puis il mit une paire de lunettes dont il se servait parfois pour changer de look. Il essaya ensuite des lunettes de soleil. S'imagina avec une barbe. Ou juste une touffe de poils sous la lèvre inférieure.

Il pourrait peut-être se fabriquer des postiches avec ses cheveux... Ou avec le matériel qu'ils utilisaient au lycée pour les pièces de théâtre de fin d'année...

Enthousiasmé par cette perspective, il rangea le sac de cheveux au fond de son placard et se coiffa d'une casquette.

Dans la cuisine, sa mère et sa tante étaient absorbées dans leur partie de Scrabble.

— Vachir ? N'importe quoi, Mags ! Refusé.

— Pourquoi ? Le verbe « vachir » décrit la plainte d'une vache constipée. Ou d'une vache qui met bas.

Dana leva les yeux au ciel. Mags battit des cils.

— Lettre compte triple, plus mot compte double... C'est moi qui gagne !

— Attends... Je n'ai pas dit mon dernier mot...

Harry se posta derrière sa mère et la regarda manipuler ses lettres, tout à coup submergé d'amour pour ces deux femmes.

— Je prends le i de ton « vachir »... dit Dana en posant ses lettres sur le plateau, et ça me fait « dingotes » : deux femmes chauves qui inventent des mots en picolant du gros rouge qui tache. Huit lettres. Alors, qui gagne ? s'écria-t-elle en levant son verre.

— La nuit est jeune.

— Les dingotes, je vous souhaite une bonne soirée. Je vais chez Will.

— Amuse-toi bien, mon chéri, dit Dana en se retournant.

Ses yeux s'emplirent de larmes et elle se couvrit la bouche des deux mains.

— Harry. Oh, mon Harry...

— Quoi ? Oh mince, j'ai la braguette ouverte, dit-il en la remontant, avec un petit sourire.

— Je n'y crois pas... Même à la naissance, tu avais des cheveux. Tu te rappelles, Mags, cette houpette noire, quand il est né ?

— Évidemment ! Tu veux des paillettes, Harry ? Il m'en reste plein !

— Sans façon, merci.

— Non mais vous avez vu à quoi on ressemble ? bredouilla Dana, entre le rire et les larmes. Je suis la femme la plus heureuse du monde !

Nita éclata en sanglots, et il était clair qu'elle ne pleurerait pas de joie.

— Comment tu as pu me faire ça ? se lamenta-t-elle. Tu aurais pu au moins me prévenir...

— Ce sont mes cheveux. Enfin, *c'étaient*.

Le regard qu'elle jeta à Harry, bien que larmoyant, annonçait clairement la dispute.

— Tu dirais quoi, toi, si je me rasais la tête, ou si je me teignais les cheveux en bleu, comme une dingue ?

— Ce sont tes cheveux.

— Tu parles... Facile à dire... Tu sais très bien que je ne ferais jamais un truc aussi débile.

— Tes cheveux n'ont pas une grande importance. C'est toi que j'aime. J'ai fait ça pour ma mère.

Nita prit une profonde inspiration, condescendante. Depuis huit mois qu'ils sortaient ensemble, Harry avait de plus en plus souvent l'impression de se comporter comme un gamin écervelé face à une grande personne mature et responsable.

— Je suis désolée pour ta maman. C'est hyper dur pour elle, je m'en rends compte, ça me fait de la peine. Je sais que si on ne peut pas se voir autant qu'on voudrait, c'est parce que tu dois l'aider et rester avec elle.

— Mais ?

Quand Nita jouait la grande personne mature et responsable, il y avait toujours un « mais ».

— Mais c'est notre dernière année de lycée et, la semaine prochaine, c'est le bal de la promo. La semaine prochaine ! Tes cheveux n'auront pas repoussé ! Tu ne peux pas aller au bal avec cette tête horrible...

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Harry n'aurait jamais cru qu'on pouvait cesser aussi subitement d'être amoureux.

— Ça fait trois fois que ma mère perd ses cheveux. Ça fait trois fois qu'elle a une tête horrible.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est débile, ce que tu dis. Ta mère ne l'a pas fait exprès, c'est une victime. Alors que toi, c'est un choix, et tu ne m'en as même pas parlé...

Il n'aurait jamais cru non plus que l'on devenait aussi froid, quand on n'était plus amoureux.

— Ma mère n'est pas une victime, c'est une guerrière. Et je n'ai pas d'autorisation à te demander, je fais ce que je veux. Si ma tête ne te plaît pas, dit-il en se tapotant le crâne de l'index, tant pis pour toi, elle restera comme ça tant que les cheveux de ma mère n'auront pas repoussé. Si tu me trouves horrible et que tu ne veux pas qu'on te voie avec un mec horrible, c'est fini entre nous.

Choquée, Nita écarquilla les yeux.

— Tu veux casser ? bredouilla-t-elle, au bord des larmes. Tu t'es rasé la tête et tu veux casser juste avant le bal ? Tu ne peux pas me faire ça...

— Mon crâne rasé n'a rien à voir avec toi. C'est toi qui as décrété que ça ne te plaisait pas.

- J'ai déjà acheté ma robe...
- Ce n'est pas mon problème.
- Mais... mais... on a couché ensemble...
- Ça ne se reproduira pas.

Là-dessus, Harry se rendit chez Will, en se félicitant d'avoir fait le détour par chez Nita. Il se sentait tout à coup libéré, comme si un nouveau monde s'ouvrait à lui.

Tant que sa mère était en rémission, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais dès qu'elle avait rechuté, Nita lui avait fait sentir qu'elle se sentait négligée. Subtilement, certes ; juste assez pour le faire culpabiliser.

C'en était fini de ce poids. Bien sûr, il regretterait leurs ébats sexuels, mais il ne s'ennuierait pas pour autant, entre le lycée – et l'espoir d'obtenir une bourse à l'université de Northwestern –, ses amis, sa mère, les ménages et son travail de nuit.

Les mains dans les poches, la tête dans les épaules, l'humeur amère, il frappa à la porte du pimpant bungalow où Will et ses parents habitaient.

Ce fut son père qui vint ouvrir, en sweat-shirt des Bears. Un instant, il dévisagea l'ami de son fils, puis il lui souleva sa casquette et passa une main sur son crâne.

— Eh bien dis donc, mon grand ! Tu veux que je te passe un coup de tondeuse, pour que ce soit plus net ?

— Vous croyez ?

— J'ai l'habitude, répondit-il en caressant son crâne lisse.

Puis il lui posa une main sur l'épaule et ses yeux s'embruèrent.

— Tu es un bon gars, Harry Booth. Entre, je vais m'en occuper.

Aux couleurs flamboyantes de l'automne succéda la grisaille de l'hiver, et un froid glacial s'abattit sur la ville.

La nouvelle chaudière marchait bien, mais le vieux chauffe-eau rendit l'âme un matin de février où il gelait à pierre fendre. Harry avait de quoi en acheter un nouveau, mais il dut mentir à sa mère. Ce n'était pas son premier mensonge de l'hiver et ce ne serait pas le dernier.

Il essayait de se convaincre qu'elle avait meilleure mine, que lorsqu'elle pourrait de nouveau sortir se promener, au printemps, elle reprendrait des forces.

Le courrier d'admission à Northwestern la combla de joie. Elle lut toutes les brochures, visita le site Internet de l'université, et passa des soirées entières à établir des listes de ce dont son fils aurait besoin dans sa chambre d'étudiant.

De son côté, Harry avait fait ses calculs.

— La première année, je resterai là. Je ferai les trajets. Une heure de train, ce n'est pas loin. Ça nous fera des économies.

— Je veux que tu étudies dans de bonnes conditions, et que tu en profites. Tu es le premier de la famille à aller à la fac. Dans une prestigieuse université, en plus. Je veux...

— J'en profiterai, ne t'en fais pas. Je n'ai pas envie de partager une chambre avec quelqu'un que je ne connais pas. On verra l'an prochain, quand je connaîtrai un peu de monde.

— Tu vas louper plein de trucs, toutes les soirées.

— Tu voudrais que j'aille me soûler dans les bringués étudiantes ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle en souriant. Je veux que tu vives ta vie.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Tu me sacrifies trop de temps. Je sais que ça coûte cher d'habiter sur le campus, et que la bourse ne couvrira pas tous les frais, mais on pourrait demander un crédit étudiant.

— L'an prochain.

— Je prendrai un crédit à mon nom, alors.

— Non.

Dana croisa les bras sur sa poitrine amaigrie.

— Harry Silas Booth, qui commande, dans cette maison ?

— Tu viens de me dire toi-même, Dana Lee Booth, que tu voulais que je vive ma vie. Il est grand temps que j'apprenne à prendre des décisions, non ? Je resterai ici la première année, c'est décidé, n'insiste pas.

— Alors seulement le premier semestre, d'accord ? Le temps que tu prennes tes marques et que tu te fasses des amis.

— On dirait que tu es pressée de te débarrasser de moi.

Elle posa une main sur celle de son fils.

— Je veux que mon piou-piou quitte le nid et apprenne à voler de ses propres ailes. Prends le temps de te faire des copains, et on avisera à la fin du premier semestre.

— OK. Mais dans tous les cas, hors de question que tu prennes un deuxième crédit.

— Tu as raison. On se renseignera sur les prêts étudiant. Et tu trouveras peut-être un petit job, à Evanston.

Comme ce sujet de conversation semblait la rendre heureuse, il la laissa parler. Mais il n'avait pas besoin d'un job, il en avait déjà un. Quand elle irait se coucher, il partirait travailler.

Il avait découvert qu'un jeune couple chez qui il faisait des ménages possédait une belle collection de montres : Bulgari, Rolex, Chopin, Baume & Mercier, TAG Heuer ; ils avaient même chacun une Graff. Et ce jeune couple partait à Aruba pour les vacances de février. Très certainement sans emporter sa collection de montres.

Harry imaginait du reste que s'ils avaient des montres qui valaient des sommes à cinq chiffres, sans doute possédaient-ils aussi d'autres objets de prix.

Son intention était de prendre une montre de chaque marque ; il n'était pas un monstre. Une Graff à elle seule couvrirait des mois de soins médicaux, frais liés aux études et dépenses courantes.

Lors d'un grand ménage de printemps, il avait constaté que le système de sécurité serait facile à déjouer, et repéré où se trouvaient les deux coffres-forts des Jenkinson : un dans le bureau, l'autre dans le dressing.

Les montres étaient dans celui du dressing.

Harry avait investi dans le même modèle. Il avait loué un box dans un garde-meubles et là, pendant des semaines, il s'était entraîné à craquer des combinaisons. Il ne s'agissait pas d'un dispositif haut de gamme, une chance pour lui, mais il s'était découvert une certaine facilité pour cet art. Armé de cette nouvelle corde à son arc, si tout se passait bien – et il considérait les vingt centimètres de neige annoncés comme un clin d'œil du Grand Tout –, il entrerait à la fac avec la satisfaction de savoir sa mère acquittée de ses dettes. Ou presque.

Il était cependant un peu inquiet à l'idée de la laisser seule durant les deux ou trois heures que cette mission lui demanderait. Et si la tempête provoquait une coupure de courant ? Si elle se sentait mal et qu'elle avait besoin de lui ?

Et si... Et si...

Mais si tout se déroulait comme prévu, et il estimait avoir mis toutes les chances de son côté, il aurait un joli magot, qu'il écoulerait petit à petit en réglant les dépenses de la vie courante. Si sa mère lui posait des questions, il lui dirait qu'il donnait de plus en plus de cours particuliers.

Ou il trouverait une autre explication.

Il prit le train emmitouflé jusqu'aux oreilles, un adolescent comme un autre, par une nuit glaciale à Chicago. Il descendit un arrêt avant sa destination,

enleva les lunettes à grosse monture qu'il portait pendant le trajet et les rangea dans l'une de ses poches intérieures. Puis il troqua son bonnet de ski contre un bonnet de hockey et parcourut à pied le dernier kilomètre.

À 1 heure du matin, tout le monde était au chaud chez soi. Il ne risquait pas de croiser grand monde, excepté peut-être une voiture de police qui s'arrêterait pour lui demander ce qu'il faisait dehors à cette heure-ci.

J'étais chez ma copine, Monsieur. Je rentre chez moi.

Mais il ne croisa pas de voiture de police et gagna sa destination d'une démarche assurée.

Essayer de passer inaperçu était le meilleur moyen pour se faire repérer.

Sans l'ombre d'une hésitation, il s'engagea dans l'allée de la maison, comme s'il rentrait chez lui.

Les verrous ne lui posèrent pas de problème. Ils avaient beau être en bronze vénitien, les serrures à un cylindre n'offraient qu'une maigre protection contre les effractions.

Il les ouvrit en moins d'une minute.

Il enleva ses bottes, les rangea dans un sac en plastique et entra dans le vestibule en chaussettes, en comptant les secondes dans sa tête.

Fermer la porte, la verrouiller, désactiver l'alarme.

Pas plus sophistiquée que les serrures. Il l'ouvrit, la coupa et demeura un instant immobile dans le silence.

Cet instant-là était son préféré. Le plus palpitant.

La phase de préparation était intéressante. Le cambriolage en lui-même, une mission à mener à bien.

Ce premier instant de silence qui n'appartenait qu'à lui revêtait en revanche une dimension particulière.

Alors il le savoura, avant de se mettre au travail.

La suite parentale se trouvait à l'étage, sur la gauche, le dressing sur la droite de la chambre.

Des vêtements à n'en plus finir. Un nombre hallucinant de paires de chaussures. Ces gens devaient déboursier des sommes folles en vêtements. Les costumes d'homme étaient magnifiques, les tissus d'une grande qualité. Harry prit le temps d'admirer les monogrammes sur les chemises, le cuir souple des mocassins de créateur, la collection de pulls féminins, en cachemire ou en mérinos. Il était presque tenté d'en prendre un pour sa mère, juste un. Ils étaient si doux, ils paraissaient si chauds, si douillets.

Mais elle poserait des questions et il ne voulait pas mentir à propos d'un cadeau.

De sa lampe torche, il éclaira le coffre et le gratifia d'un sourire.

— Salut, toi. J'ai bossé un petit bout de temps avec ton frère. Faisons connaissance.

Il s'équipa de son stéthoscope.

— Système de verrouillage basique... Pas méfiants...

La première étape consistait à déterminer la longueur de la combinaison. Afin de s'assurer que tous les disques étaient désengagés, il tourna trois fois le cadran dans le sens des aiguilles d'une montre.

Puis il plaça la membrane du stéthoscope près du cadran et tourna la mollette dans le sens antihoraire, en guettant deux clics rapprochés. Quand ils se produisirent, il nota la position du cadran.

Il répéta l'opération deux fois, pour être sûr de ne pas se tromper.

— Impec'... Bon début.

En tournant le cadran d'un demi-tour dans le sens antihoraire, il le plaça en face de la position du double-clic. Puis, très lentement, il tourna dans l'autre sens, en notant chaque clic se produisant quand il passait à cette position. Il continua de tourner jusqu'à être certain qu'il ne s'en produise plus.

Quatre. Serrure à quatre disques. Combinaison à quatre chiffres.

Il fallait maintenant faire un peu de maths. Qui avait dit que les maths ne servaient à rien dans la vie ?

Il traça deux graphiques à deux axes. Sur le premier, l'axe des x correspondait à la position de départ, celui des y au point de contact droit. Sur le second, l'axe des y indiquerait le point de contact gauche.

Il réinitialisa le cadran et le plaça sur le zéro.

Il travaillait en silence, l'oreille tendue, guettant les clics, notant patiemment les zones de contact et reportant les points sur les graphiques.

8 - 9 - 14 - 2

Restait à tester toutes les combinaisons possibles afin de déterminer la bonne.

Il tenta de composer les nombres dans l'ordre où il les avait notés, puis s'arrêta.

— Mais... C'est une date ! 14-2 : la Saint-Valentin ! Sûrement leur première nuit d'amour. En 98. Ce serait trop facile...

Quatre nombres pouvaient former près de deux mille combinaisons. Trouver la bonne du premier coup aurait été trop beau.

Il essaya quand même : 2 - 14 - 9 - 8.

Il manœuvra le levier d'ouverture, et la porte s'ouvrit.

— Bingo ! jubila-t-il, avec une excitation qui atteignait presque les sommets de son premier orgasme à douze ans, lors de son premier cambriolage.

Il stoppa le chronomètre de sa montre.

— Trente-cinq minutes et douze secondes. Pas mal. Mais je devrais pouvoir faire mieux.

Du coffre-fort, il retira un écrin au couvercle vitré permettant de ranger douze montres mais n'en contenant que sept, dont une Graff.

Il l'examina au moyen de sa torche.

Jamais il n'avait touché un objet aussi cher. Ni aussi beau. Il s'agissait d'une véritable œuvre d'art, incrustée de diamants et de saphirs.

Il se promit de se documenter sur les pierres précieuses, nettement plus intéressantes, plus vivantes que les timbres ou les pièces de monnaie.

Le bijou rangé dans le sac de toile qu'il avait emporté, il remit l'écrin à sa place et entreprit d'examiner la collection de montres masculines, parmi lesquelles il choisit une Rolex – la marque n'était pas réputée pour rien.

Le coffre-fort renfermait également des boutons de manchettes, des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets, bijoux tous plus impressionnants et plus tentants les uns que les autres.

Pas le temps de s'attarder, se remémora-t-il néanmoins. Il devait rentrer chez lui, et passer d'abord déposer son butin dans son box au garde-meuble.

Il ne put toutefois s'empêcher de prendre une paire de boucles d'oreilles avec des diamants, petites mais très belles, et sans doute assez ordinaires, par conséquent difficilement traçables.

Puis il referma le coffre, replaça la mollette dans la position où il l'avait trouvée, vérifia qu'il n'oubliait rien et repartit comme il était entré. En moins d'une heure, la neige avait effacé toute trace de pas.

Son sac à dos devait contenir au moins deux cent mille dollars. Il tenterait d'en tirer vingt pour cent. Il se contenterait de dix, mais commencerait par en réclamer vingt, pour obtenir peut-être quinze pour cent, soit trente mille dollars. Un paquet de factures médicales.

Au printemps, ils commenceraient à respirer. Du reste, ils n'auraient plus de frais de chauffage. En été, il offrirait peut-être des vacances à sa mère. Ils avaient vendu leur vieille voiture depuis longtemps, mais ils en loueraient une. Harry avait son permis d'apprenti conducteur, maintenant. Il avait passé le test écrit au

lycée et fait de la conduite accompagnée avec le père de Will. Il passerait le vrai permis et ils iraient au bord de la mer.

Sa mère rêvait de voir l'océan. L'air marin lui serait bénéfique.

Ils loueraient une chambre dans un motel près de la plage et y resteraient quelques jours. Le trajet en voiture serait à lui seul toute une aventure ! Ils n'étaient pas partis en vacances depuis...

Depuis le cancer, songea Harry, et il chassa rapidement cette pensée.

Il venait de passer une bonne soirée, inutile de la gâcher. Regarder plutôt vers l'avant : le printemps, l'été, la rentrée universitaire à l'automne.

Hélas, l'hiver s'éternisa jusqu'à mi-avril. Harry avait l'impression de vivre sur la planète glacée Hoth.

Puis tout doucement, enfin, les beaux jours revinrent.

Ils ouvrirent les fenêtres en grand. Il fallait les refermer le soir, bien sûr, car les nuits étaient froides, mais l'atmosphère était au renouveau et Harry sentait l'espoir reflleurir comme les crocus que sa mère plantait quand il était petit.

Il avait une nouvelle copine, Alyson, aussi mignonne qu'elle était forte en sciences. Il n'y avait rien de sérieux entre eux, mais Harry ne voulait pas d'une relation sérieuse avant d'entrer à la fac. Juste une partenaire pour aller au bal, c'était l'essentiel.

Pour l'heure, il rentrait chez lui dans la douceur printanière, en établissant son emploi du temps de la soirée. Ses devoirs de classe, d'abord, puis il approfondirait ses recherches sur les pierres précieuses. Il dînerait ensuite avec sa mère – il lui proposerait de commander des pizzas. Après quoi, il commencerait à préparer son prochain cambriolage.

— Salut m'man ! lança-t-il joyeusement en arrivant chez lui. Je me prends un goûter... J'ai eu une super

note en chimie ! J'ai pas mal de devoirs, mais ce sera vite fait.

Il avait un sachet de Doritos dans une main, une canette de Coca dans l'autre, quand sa mère sortit de sa chambre.

— Tu mangeais des sandwiches au beurre de cacahuète et à la confiture, avant, quand tu rentrais de l'école.

— Avant... J'ai besoin de sucre et de caféine, avant de m'attaquer à ma dissert' sur...

Il s'interrompit, et sa bonne humeur se dissipa soudain devant l'expression contrariée de sa mère.

— Ça va ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Assieds-toi.

— Maman...

— Assieds-toi, mon chéri. Tu veux bien me donner un Coca, s'il te plaît ?

Il lui en servit un verre avec des glaçons, parce qu'elle aimait le Coca avec des glaçons. Puis il s'installa en face d'elle à la table de la cuisine.

— J'ai passé un scanner, aujourd'hui.

— Ah bon ? Tu ne me l'avais pas dit. Je t'aurais accompagnée.

— Tu avais cours. Mags est venue avec moi. Je ne t'ai rien dit parce que... la chimie ne marche pas, cette fois.

— Mais si ! Ils ont dit qu'ils étaient contents, l'autre fois !

— Il y a eu des petits résultats au début de l'hiver mais le traitement n'a plus d'effet depuis un certain temps.

Ne s'en doutait-il pas ? Sa mère avait de nouveau les yeux cernés, elle perdait du poids et elle avait de moins en moins d'énergie.

— Ils vont en essayer un autre, suggéra-t-il.

Elle lui saisit les deux mains.

— J'ai des métastases. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient.

Il sentait tous les os de ses doigts.

— Mais non. Il y a sûrement un traitement qui marchera.

— Non, mon chéri. Il va falloir être courageux. C'est injuste, je ne devrais pas avoir à te demander ça. Le cancer est injuste, il t'a volé ton enfance. Je me battrais jusqu'à la fin, je te le promets, mais on arrête la chimio.

— Maman...

— Je gagnerai peut-être deux ou trois mois – deux ou trois mois durant lesquels je serai malade à cause du traitement. Mais c'est tout. Je veux pouvoir profiter du temps qu'il me reste avec toi. (Elle exerça une pression sur les mains de son fils.) Ils me donnent six mois. Au lieu de huit ou neuf avec le traitement. Je préférerais subir les effets secondaires de la chimio encore cent fois, Harry, si c'était pour te voir devenir un homme, terminer tes études, te marier, fonder une famille. Mais ce n'est pas possible. Mon cœur le désire, tu es ce que j'ai de plus cher au monde, mais mon corps est à bout.

— Tu as déjà surmonté le cancer.

— Il sera plus fort, cette fois. Aide-moi à passer six mois fabuleux.

— Tu as guéri, les autres fois.

Lorsqu'elle le prit dans ses bras, il redevint un petit enfant. La joue pressée contre sa poitrine, il versa toutes les larmes de son corps, en sanglotant à gros hoquets.

Chapitre 3

C'était le dernier jour de classe, la dernière page d'un chapitre de douze ans de sa vie, pensait Harry en rentrant chez lui. Des rires hystériques s'échappaient des fenêtres ouvertes de la maison, bordées de fleurs dans des jolis pots colorés.

Sa mère riait tellement, ces temps-ci, elle était tellement plus radieuse, plus heureuse, qu'il parvenait presque à se convaincre qu'ils avaient réussi à vaincre l'ennemi qui la rongait.

Elle plantait des fleurs, elle décorait des pots, elle faisait des ménages avec sa sœur, elle écoutait de la musique, elle était allée se promener en ville et s'était achetée une jolie robe pour la cérémonie de remise des diplômes.

Chaque jour était un cadeau, affirmait-elle, et Harry s'efforçait d'adopter cette philosophie.

Mais la nuit, parfois, dans le noir, il se disait que chaque jour était un jour de moins.

Aujourd'hui, en tout cas, sa mère riait aux éclats. Elle gloussait même, comme les camarades de classe de Harry.

Ou plutôt, ses anciennes camarades.

Assises face à face à la table de la cuisine, Dana et Mags étaient pliées en deux.

Mags s'était teint les cheveux en bleu saphir. Ce qui n'avait rien d'extraordinaire. En revanche, la coupe en brosse rose de sa mère lui causa un choc.

Les deux femmes guettaient sa réaction avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Alors, comment tu me trouves ?

— Euh... Tu ressembles à un œuf de Pâques. Un œuf de Pâques de la planète Mars. S'il y a des œufs de Pâques sur la planète Mars.

Elles s'esclaffèrent.

— Il me reste du bleu et du rose, déclara Mags. Je peux les mélanger pour faire du violet. Avec ta coupe César à la George Clooney, ça t'irait bien.

— Mmm... Pas sûr...

Dana se leva et prit un Coca dans le réfrigérateur, qu'elle tendit à son fils.

— Ne t'en fais pas, je mettrai un foulard le jour de la remise des diplômes.

En prenant la canette, il l'embrassa sur la joue.

— Pas la peine. Je parie que je serai le seul à avoir une mère aux cheveux roses et une tante aux cheveux bleus.

Elle l'enlaça et le serra contre elle. Elle était si maigre. Mais elle était là. Et elle était heureuse.

— C'est Mags qui a eu cette idée, en revenant de chez les Gobbles. Je me suis laissé convaincre. Pourquoi pas, après tout ? Et dans l'euphorie, j'ai complètement oublié que c'était le dernier jour d'école... dit-elle en lui prenant le visage entre ses mains. Le dernier jour de lycée de mon bébé d'un mètre quatre-vingt-sept.

— Ne bouge pas, je vais convoquer les violons.

— Je les entends dans ma tête. Je te revois encore, le jour de ta rentrée en primaire, avec ton gilet de laine rouge et ta boîte à goûter Scooby-Doo. Quand on est arrivés devant le portail, tu m'as lâché la main et tu m'as dit : « Au revoir, maman », et tu es entré tout seul dans l'école. Tu as toujours été très courageux.

Harry se souvenait très bien de sa première rentrée scolaire. Il se souvenait de tout.

— J'ai hérité ça de ma mère.

— Je te prépare un goûter. J'imagine que tu sors, ce soir ? Avec Alyson ? Une chic fille, intelligente en plus.

— On s'entend hyper bien, mais aujourd'hui, je passe la soirée avec quelqu'un d'autre. Avec deux autres personnes, plus exactement.

— Tu ne vas pas passer la première soirée du reste de ta vie avec ta tante et ta vieille mère ?

— Libre à moi de choisir. J'ai déjà tout organisé.

— Ah...

— Soyez prêtes dans deux heures. Ce ne serait pas mal qu'on mange un bout avant de partir. Ensuite, je tondrai la pelouse.

Vu la superficie du gazon, il en aurait pour à peu près une dizaine de minutes.

— C'est une surprise, ajouta-t-il, coupant court aux questions. Inutile de vous changer, vous êtes très bien comme vous êtes. Prenez juste un pull ou une veste.

— Que de mystère... dit Mags. J'adore !

Il ne leur donna pas plus d'indices, pas même quand ils allèrent prendre le train. Mais Mags finit par deviner, en voyant le wagon se remplir de supporters parés d'écharpes et de casquettes aux couleurs des Cubs.

— On va au match ! s'écria-t-elle en donnant un coup de coude à son neveu.

— Peut-être.

— Il déteste le baseball, dit Dana. Je ne sais pas où j'ai péché dans son éducation, toujours est-il qu'il...

— Je ne déteste pas. Mais j'aime moins que ma mère et ma tante.

— Excellent ! exulta Mags. J'aurais dû mettre mon pendentif en héliotrope, pour l'énergie. Non, plutôt mon onyx noir, marmonna-t-elle en fouillant dans son sac. Je dois bien avoir quelque chose... Ma casquette des

Cubs porte-bonheur est à la maison, je la visualise. Qui est lanceur, en ce moment ? Je ne me rappelle plus...

— Sergio Mitre, répondit Harry.

— Ah oui. Je lui enverrai des ondes.

Harry adora la discussion enfiévrée sur le baseball qui s'engagea entre sa mère et sa tante, l'effervescence qui régnait dans le train, puis sur le chemin du stade.

— C'est moi qui vous offre les places. Ce sera mon cadeau de fin d'année, dit Dana alors qu'ils faisaient la queue à l'entrée du stade, sous le grand fronton rouge.

— Je les ai déjà, répliqua Harry en exhibant les billets. Mon cadeau de remerciement à celles grâce à qui je suis allé au lycée.

— Harry... Des loges... Il ne fallait pas...

— Trop tard. Et tout le monde aura une nouvelle casquette porte-bonheur.

Mags exerça une pression sur la main de sa sœur.

— Ne lui gâche pas son plaisir. Accepte son cadeau.

— Tu as raison. On n'est pas allées au match une seule fois, la saison dernière. On ne va pas refuser une loge ! Oh, Mags, regarde, on est placés côté première base, juste derrière l'abri des joueurs !

Harry leur offrit des casquettes et en acheta une pour lui.

Sa mère retint un petit cri d'admiration quand ils pénétrèrent dans le stade et qu'elle découvrit le gazon vert éclatant, les lignes blanches délimitant le terrain, le monticule du lanceur, le mur d'enceinte couvert de lierre.

— On est quasiment sur le terrain ! On sent l'odeur de l'herbe ! Tu te rappelles, Mags, quand on montait sur le toit de l'immeuble, là-bas, avec tonton Silas, pour regarder les matchs ?

— Comment pourrais-je oublier ? Il nous achetait des hot-dogs et de la root beer. Tu sais qui était l'oncle Silas, n'est-ce pas, Harry ? Le frère de ta grand-mère. Je t'ai déjà parlé de lui.

— Évidemment ! Je sais quand même à qui je dois mon deuxième prénom.

— Il s'était amouraché d'une femme qui ne l'aimait pas et il a pensé à elle toute sa vie. Il ne s'est jamais marié. Tu n'étais qu'un bébé quand il a été foudroyé par une crise cardiaque.

Harry connaissait par cœur l'histoire de sa famille. Dana portait encore des couches-culottes lorsque son père avait mis les voiles. Sa mère avait élevé seule ses deux filles. Elle travaillait dans la boucherie de son frère. Lors d'un règlement de comptes entre bandes rivales, elle avait été tuée par une balle perdue tirée depuis une voiture. Dana avait dix-sept ans.

L'âge qu'il avait maintenant, pensa Harry.

— Il avait le cœur fragile, mais un cœur en or... ajouta Mags en tapotant la cuisse de sa sœur. Que de bons moments on aura passés...

— Oh oui, soupira Dana. Mais savourons celui-ci !

Ils mangèrent des hot-dogs et burent de la bière. Même s'il n'aimait pas l'alcool, Harry prit quelques gorgées dans le gobelet de sa mère.

Par solidarité.

Ils acclamèrent les joueurs, sifflèrent, discutèrent les décisions des arbitres. Dana rayonnait – ce fut le mot qui vint à l'esprit de son fils. Elle bondit de son siège pour suivre une balle du regard, applaudit le joueur de champ qui la rattrapa à moins de un mètre du mur, se lamenta d'une élimination à la batte.

Le soleil se coucha, les lumières du stade s'allumèrent.

Davantage par hasard que par adresse, Harry intercepta une balle qui arrivait droit sur lui. Sa mère dansa de joie.

— Habile de ses mains, dit Mags en lui décochant un discret clin d'œil. Bons réflexes.

Il soupesa la balle au creux de sa paume, la transféra d'une main à l'autre, puis il l'offrit à Dana.

— En souvenir, Madame.

Était-ce grâce aux casquettes porte-bonheur, à l'héliotrope que Mags avait retrouvé au fond de son sac, ou à la performance des joueurs ? Toujours est-il que Mitre lança tout un match sans concéder le moindre but et que les Cubs gagnèrent quatorze à zéro.

Harry n'était pas un puriste comme sa mère, mais il savait qu'il n'y avait pas de quoi s'émerveiller d'un tel score.

Tandis que les spectateurs quittaient le stade, elle posa la tête sur son épaule.

— Tu sais ce qu'il y a de mieux qu'un match à Wrigley ?

— Non.

— Rien.

Ils descendirent du train un arrêt avant le leur, achetèrent des cornets de glace et raccompagnèrent Mags jusque chez elle. Quand ils l'eurent laissée devant son immeuble, Harry enlaça les épaules de sa mère, comme elle enlaçait autrefois les siennes.

— Tu es fatiguée ?

— Un peu. Mais c'est de la bonne fatigue. Quelle merveilleuse surprise... Tu as toujours été une merveilleuse surprise. Tu ne me poses jamais de questions sur ton père...

— Il ne m'intéresse pas, répondit Harry en toute sincérité.

— Sans lui, je ne t'aurais pas eu, soupira Dana en se blottissant contre son fils. Il faut quand même que tu connaisses notre histoire, alors je vais te la raconter. On était jeunes, j'étais dévastée par le deuil de ma mère. Mags était en colère, j'étais juste très triste. Notre oncle Silas essayait de se montrer fort pour nous, mais il était profondément affecté, lui aussi. Bref. J'ai rencontré ce garçon à qui je plaisais et qui me plaisait. On ne s'aimait pas. Ne va pas t'imaginer qu'il m'a brisé le cœur, ce n'est pas du tout le cas.

Ils étaient parvenus chez eux. Dana s'arrêta devant la porte.

— Restons dehors un moment, suggéra-t-elle.

Ils s'assirent sur les marches du perron encadré de fleurs.

— Je ne l'ai fréquenté que quelques semaines. On ne se voyait déjà plus quand je me suis aperçue que j'étais enceinte. Il allait entrer à l'université, Mags était partie en tournée avec le cirque, je travaillais à la boucherie. Bizarrement, je n'ai pas paniqué une seule seconde. J'ai tout de suite considéré cette grossesse comme un heureux événement. J'étais jeune, inconsciente, mais aux anges. Et c'est ce qui m'a permis de surmonter la perte de ma mère. Je me suis sentie obligée d'annoncer la nouvelle à ton père biologique, il a réagi comme je m'y attendais mais je ne lui en ai pas voulu, jamais.

Le regard fatigué, Dana se tourna vers son fils et le regarda droit dans les yeux.

— Tu n'as pas à lui en vouloir toi non plus, voilà ce que je voulais te dire. Il avait à peine dix-huit ans, il s'apprêtait à commencer sa vie d'adulte, comme toi. On ne s'aimait pas, on n'était pas faits pour vivre ensemble. J'aurais pu lui réclamer une contribution, j'aurais peut-être dû, mais je n'en avais pas envie. Tu étais là, je n'avais pas besoin de lui, je n'avais pas besoin de m'encombrer d'un gars qui ne voulait pas s'encombrer d'une femme et d'un môme. Il aurait été amer, il nous l'aurait fait ressentir. Il se serait comporté comme mon père avec ma mère, Mags et moi. Je ne voulais pas que tu paies les pots cassés. J'avais connu des moments trop horribles dans mon enfance.

— Je n'aurais pas voulu d'une autre enfance, si c'est ce que tu veux savoir.

— Tant mieux, très bien. Mags est revenue quelques semaines avant ta naissance. Elle m'a beaucoup aidée, quand tu étais bébé. Elle était là aussi quand notre

tonton Silas est décédé. J'aimerais tant que tu te souviennes de lui, mais tu étais trop petit. Il m'a laissé un petit pactole qui m'a servi d'apport pour acheter la maison. Puis on a monté notre société de nettoyage, avec Mags, qui a commencé à très bien marcher dès que tu es entré à l'école. Voilà...

Dana se rapprocha de son fils et posa la tête contre son épaule.

— Tu es le plus beau des cadeaux que j'aie jamais reçus, tu es mon plus grand amour, et c'est grâce à toi que j'ai pu accepter la mort brutale de ma mère. Je voulais que tu le saches. Mais ce soir, ne soyons pas tristes ! conclut-elle en faisant claquer une bise sur sa joue.

— J'avoue, je n'ai aucun souvenir de l'oncle Silas, mais vous m'avez tellement parlé de lui que j'ai l'impression de le connaître. Je me rappelle par cœur toutes les anecdotes que vous m'avez racontées.

En souriant, elle lui tapota la tempe.

— Il y en a, là-dedans. Tu as une mémoire d'éléphant.

En tout cas, il n'oublierait jamais ce soir d'été où il s'était assis devant la porte avec sa mère, entre les pots de fleurs qu'ils avaient plantées tous les deux.

Elle assista à la cérémonie de remise des diplômes dans sa nouvelle robe, les cheveux roses, et avec l'aide de Mags elle organisa une petite fête à la maison en l'honneur de son fils.

Juillet succéda à juin, et les cernes sous ses yeux se creusèrent. Bien trop souvent, la douleur lui déformait les traits. Quand elle ne fut plus capable de faire quelques pas sans s'essouffler, ce fut son tour de lui demander de s'asseoir et d'engager une discussion sérieuse.

— J'ai pris une décision, annonça-t-il.

Elle sirotait une tisane aux plantes que Mags lui avait préparée.

— Oui...

— Je vais prendre une année sabbatique.

— Harry...

— Écoute-moi, s'il te plaît.

Il savait qu'elle n'avait pas la force de lui tenir tête et cela lui fendait le cœur.

— Beaucoup de jeunes le font. Mags a besoin de moi pour faire tourner la boîte. Tu as besoin de moi. Et j'ai besoin de rester là. J'en ai besoin, maman. Northwestern m'attendra.

— Tu as travaillé si dur pour obtenir cette bourse.

— Je peux la conserver jusqu'à l'an prochain.

Dana ferma les yeux et serra les paupières.

— Je regrette de ne pas avoir assez d'énergie pour t'obliger à partir. Je voulais te voir entrer à l'université comme je t'ai regardé entrer à l'école primaire. C'était l'un de mes vœux les plus chers. Il ne se réalisera pas, cela me désole. Et j'ai de la peine de savoir que je ne serai plus là pour te soutenir quand tu commenceras tes études. Écoute...

Elle dut s'interrompre pour reprendre sa respiration. Elle était dans une journée difficile, ils le savaient tous les deux.

— J'ai téléphoné à Anita, l'assistance sociale, ce matin. Elle est formidable, elle comprend que je ne veuille pas être hospitalisée. Je veux rester à la maison. Tu auras besoin d'aide.

— Mags et moi, on s'occupera de toi.

— Je sais. Mais si vous avez besoin d'aide, j'ai pris des arrangements. J'ai tout mis par écrit. C'est dur pour toi d'aborder ce sujet, j'en suis consciente, mais il le faut.

— OK, murmura Harry, au bord des larmes.

— Je désire être incinérée. Pas de grande cérémonie. Mags et toi, vous déciderez où disperser les cendres. Je vous laisse libres de choisir le lieu et le moment.

L'estomac noué, des sueurs froides dans le dos, Harry opina.

— D'accord. Ne t'en fais pas.

— La maison est à ton nom. J'ai fait les démarches il y a déjà quelques mois. Je te conseille de la vendre pour payer tes études. Les prix de l'immobilier sont en train de grimper dans le quartier. Ce genre de bien intéressera des investisseurs. Ils retaperont la maison pour en faire un petit cocon bobo.

Dana saisit les mains de Harry. Les siennes étaient agitées de tremblements.

— Tu es intelligent et doué, mon bébé. Fais tes études, trouve ta passion, explore le monde, voyage. Tu es fort, intelligent, et tu es une belle personne. J'ai fait du bon boulot.

— Carrément !

— N'oublie jamais Mags. Elle est peut-être un peu originale, mais elle a toujours été là pour nous. (Dana repoussa sa tisane.) Malgré les trucs infects qu'elle voudrait me faire avaler.

— Tu veux un Coca ?

— Volontiers.

L'été s'acheva. Les forces de Dana déclinaient.

Mags s'installa chez eux. Elle dormait chaque nuit sur un matelas gonflable au pied du lit de sa sœur.

Harry faisait des ménages le jour. L'argent de son travail de nuit payait l'aide à domicile qui les remplaçait quand ils ne pouvaient pas rester auprès de Dana.

À l'automne, ses camarades partirent pour l'université. Parfois, il éprouvait un pincement de regret, aux moments où il s'y attendait le moins, en sortant les poubelles, en nouant les lacets de ses baskets, ou en revenant de la bibliothèque avec une pile de livres pour faire la lecture à sa mère.



14124

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT
le 12 mai 2024

Dépôt légal : juin 2024
EAN 9782290393451
OTP L21EPLN003558-601109

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion